

Le Monde

UNE COLLECTION
DE LIVRES POUR PENSER
LE MONDE AUTREMENT
AVEC LES GRANDS
PHILOSOPHES



Apprendre à philosopher

Quelqu'un, vous ou moi, s'avance et dit : je voudrais apprendre à vivre enfin... » Ces mots de Jacques Derrida délimitent bien la scène où surgit le désir de philosophie. Il est urgent d'apprendre à vivre, oui, et cet impératif ne fait qu'un avec l'exigence de penser. En ces temps de trouble et de désarroi, nous éprouvons tous le besoin de poser des mots tant sur notre destinée individuelle que sur notre devenir collectif. Qu'il s'agisse de déchiffrer les enjeux du monde actuel ou de s'y inventer une façon d'être, qu'il faille donner du sens à l'histoire immédiate ou à notre existence quotidienne, la philosophie propose une éthique en acte, qui nous permet de tenir bon et de nous tenir bien. En France, le pays de Voltaire et de Sartre, celui de la philo en terminale aussi, nous sommes très nombreux à garder en tête la voix du professeur qui nous a ouvert l'esprit, et l'existence, en nous mettant dans les pas d'Aristote ou de Pascal. Car si elle s'élabore au présent,

la pensée vivante puise sans cesse dans les grands textes classiques, elle se laisse guider par un patrimoine qui est tout sauf une archive livrée au passé : ce trésor est ouvert sur l'avenir, il engage et éclaire notre actualité.

Au plus près de la vie

Apprendre à penser le moi comme le monde, c'est donc bien aussi apprendre à vivre : telle est la conviction qui préside au lancement de la collection « Apprendre à philosopher ». Avec cette série de 60 livres, *Le Monde* fait le pari d'une triple pédagogie : celle de la rigueur et de la clarté, bien sûr, mais celle, également, de l'actualité. Accompagné de chronologies et richement illustré, chaque volume permet de se familiariser avec la pensée d'un philosophe, de Platon à Freud en passant par Spinoza ou Marx. Apprendre à penser, c'est se mettre à l'école de ces Anciens qui ont conservé toute leur fougue ; de ces maîtres si modernes, parfois, qu'ils sont... nos contemporains. Là est en effet l'une des

originalités de cette collection, qui fait la part belle au XX^e siècle, et par exemple à Arendt, à Sartre, à Foucault et même à Habermas, lequel est bien vivant. En nous donnant pour guides de tels auteurs, la collection nous entraîne à travers l'histoire de la philosophie et de ses grands questionnements : le sens de la vie, les limites de la connaissance, les conditions de la justice... En nous mettant dans leur sillage, elle nous permet de jeter un regard neuf sur l'horizon de l'Histoire comme sur la perspective de chaque jour. Surtout, elle nous met en chemin vers cet idéal qui fonde la philosophie depuis l'origine : défaire nos certitudes, miner nos préjugés, et nous bricoler ainsi, à même le texte, au plus près de la vie, quelque chose comme une liberté.

Volume après volume, on vérifiera alors que la philosophie, loin de se réduire à un système abstrait, est d'abord un regard critique et une sagesse pratique. Bref, on verra que tout ce savoir est encore et toujours, décidément, un savoir vivre. ■

JEAN BIRNBAUM

Tous héritiers de Platon

Alors que paraît un premier volume, consacré au penseur grec, six philosophes répondent à cette question : comment Platon vous a-t-il « appris à vivre » ?

« Ne pas avaler n'importe quoi »

ROGER-POL DROIT



Une phrase peut suffire. Quelques mots seulement. Lus par hasard, ou par obligation. Un jour, les voilà qui restent, s'incrument, vous accompagnent. Et, peu à peu, tout bascule dans un autre monde. C'est ce qui m'est arrivé, il y a déjà fort longtemps, en lisant ce que Platon fait dire à Socrate, au détour d'une réplique, dans ce dialogue intitulé *Protagoras*.

Protagoras – profession : sophiste – est un marchand de savoir. Il vend aux aristocrates d'Athènes, moyennant de confortables rémunérations, des connaissances, supposées valides, qui sont avant tout des moyens de pouvoir. Grâce à lui, qu'ils aient raison ou pas, les jeunes loups sauront faire triompher leur cause au tribunal, persuader le peuple à l'Assemblée. Alors Socrate met en garde, notamment par cette phrase : « *Il y a un bien plus grand danger dans l'achat des connaissances que dans celui des nourritures.* »

Au premier regard, cette formule est étrange. Sa justification également : sur les étals du marché, explique Socrate, chacun observe légumes et fruits avant d'acheter, juge de la qualité, discerne les éventuels défauts. Au contraire, les connaissances acquises, il faut les emporter en soi-même, dans son âme, sans les avoir testées. A la réflexion, cette curieuse remarque entraîne des conséquences considérables. Elle fait comprendre que nous vivons d'idées autant que d'aliments. Certaines convictions et faux savoirs sont toxiques, pourris, voire mortels. Un tri s'impose, une diététique aussi. Ce sera l'exercice de la philosophie, qui permet de ne pas avaler n'importe quoi, d'éviter l'intox.

Quand on mesure ses prolongements, cette phrase change la vie. On saisit qu'un marché des idées doit exister, mais pour que les philosophes en sortent. Ou que penser juste ou faux, comme on chante, est somme toute une question de vie ou de mort. Qu'il faut éviter les discours préparés, les pensées industrielles ou surgelées, et préférer les idées fraîches. Cela suffit à transformer une existence. ■

Dernier ouvrage paru : L'espoir a-t-il un avenir ?, avec Monique Atlan, Flammarion, « Essais », 270 p., 19 €.



« Non pas sage ou sachant, mais apte à l'émerveillement »

CYNTHIA FLEURY



Les *Dialogues* de Platon forment dans le corpus philosophique un ensemble très particulier dans la mesure où ils articulent de façon optimale la *theoria* et la *praxis*. Une philosophie qui n'est pas un mode de vie n'a aucun sens ni aucune valeur dans l'Antiquité grecque. L'une des plus fondamentales transformations intérieures est celle-là même de la philosophie : être philosophe, c'est d'abord s'étonner, non pas être sage ou sachant, mais apte à l'émerveillement, capable de saisir l'inénarrable essence des choses. Capable aussi d'accoucher les autres âmes. C'est la révélation que fait Socrate dans le *Théétète* : ce métier qu'il pratique est en tout point semblable à celui de la sage-femme, à ceci près que Socrate aide à la délivrance des âmes des hommes, et non des corps des femmes. « *Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont jamais rien appris de moi ; mais ils trouvent d'eux-mêmes et en eux-mêmes toutes sortes de belles choses dont ils se mettent en possession ; et le dieu et moi, nous*

n'avons fait auprès d'eux qu'un service de sage-femme. »

Aider les autres à penser par soi-même, sortir de l'état de minorité, oser connaître et partager, oser porter la *parrésia* [« le franc-parler »] et le fer de la critique, ne jamais se substituer au sujet qui pense, toujours le mettre sur le chemin de l'autonomisation, voilà le labeur joyeux du philosophe, et plus simplement de l'homme qui cherche à parcourir la Terre sans que le sentiment d'étrangeté ne provoque en lui quelque ressentiment. « *On raconte de Thalès [...], poursuit Socrate, que tout occupé de l'astronomie et regardant en haut, il tomba dans un puits, et qu'une servante de Thrace, d'un esprit agréable et facétieux, se moqua de lui, disant qu'il voulait savoir ce qui se passait au ciel, et qu'il ne voyait pas ce qui était devant lui et à ses pieds. Ce bon mot peut s'appliquer à tous ceux qui font profession de philosophie. En effet, non seulement un philosophe ne sait pas ce que fait son voisin, il ignore presque si c'est un homme ou un autre animal : mais ce que c'est que l'homme, et quel caractère le distingue des autres êtres pour l'action ou la passion, voilà ce qu'il cherche, et ce qu'il se tourmente à découvrir.* » Tourmenté non par le « *voisin* » et ses facéties, mais toujours vaillant pour découvrir l'étrangeté humaine dans son infinie variété. De l'acuité et du tact. ■

Dernier ouvrage paru : Les Irremplaçables, Gallimard, 2015.

« Repérer parmi les biens ceux qui méritent d'être honorés »

CORINE PELLUCHON



Quand, perdue « *dans ce vilain monde* », je suis « *comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et devant lui qu'un orage où rien de neuf n'est contenu* », quand tout me persuade que « *nous périrons par où nous avons cru vivre* », je délaisse Baudelaire (*Fusées*) pour me tourner vers Platon.

Au livre VIII de *La République*, il montre que le choix d'un bien définit le genre de vie et de société qui donne naissance à un régime politique. Ainsi, l'amour de la vertu, vaincu par la recherche de la gloire, explique le passage de l'aristocratie à la timocratie, mais la quête des moyens permettant d'obtenir les honneurs devenant obsédante, l'argent domine le courage, destitue la raison et s'impose comme le bien suprême. Alors que l'oligarchie est soucieux d'amasser des biens matériels, son fils, le

démocrate, les dilapide car il est tyrannisé par ses désirs non nécessaires et n'a aucune stabilité. Les mots perdent leur sens et la tyrannie, miroir des désirs monstrueux, s'installe en faisant croire à un semblant d'ordre.

Ce livre fait frémir. Faut-il haïr la démocratie ? Ceux qui parient qu'elle mérite d'être préservée diront qu'elle exige que les individus sachent repérer parmi les types de biens ceux qui méritent d'être honorés. La gloire et l'argent sont des biens, mais ils ne sont pas louables. Leur quête rend insatisfait et envieux, car on ne peut désirer que tous aient leur part. « *Ce n'est ni soi-même ni ce qui est à soi que l'on doit chérir* » si l'on veut être libre et désirer que les autres le restent, mais la vérité et la justice. Quand Platon parle, au livre V des *Lois*, d'honorer son âme, il ne s'agit pas du souci de soi qui préserve des revers de la fortune, mais du choix d'un bien qui structure notre rapport à nous-mêmes, à autrui et à la Cité. Nous sommes notre mesure et le monde dans lequel nous vivons reflète ce à quoi nous nous adonnons. Lire Platon, c'est passer du désespoir à la responsabilité. ■

Dernier ouvrage paru : Les Nourritures. Philosophie du corps politique, Seuil, « L'ordre philosophique », 2015.



ANTOINE MOREAU-DUSAULT

« Le premier pas vers la sagesse : y renoncer »

RAPHAËL ENTHOVEN



Mais pourquoi le vilain Socrate refuse-t-il de coucher avec le sublime Alcibiade ? Je me souviens, comme d'hier, de la nuit où cette question m'a privé de sommeil. J'étais en terminale et je ne savais pas encore qu'on avait le droit (sinon le devoir) de chercher des mauvaises pensées derrière les grands sentiments. C'est le récit déchirant d'un jeune homme éconduit par son amant qui m'a déniaisé. Je suis beau, tu es laid, dit Alcibiade, mais je suis bête et tu es intelligent. Veux-tu donc de moi ? Veux-tu de ma beauté, et qu'en retour je prenne un peu de ton savoir ? Si tu dis vrai, répond le philosophe, alors tu me proposes d'échanger de l'or contre du cuivre ! Car la beauté dont tu te flattes est périssable, et non la vérité dont, moi, je suis épris. Pourquoi verser dans le culte des qualités empruntées, quand on peut aimer plus, et mieux ? Et c'est ainsi, en crachant sur son corps, en s'abstenant de lui sous l'alibi d'un désir plus grand, que Socrate fit entrer la sève de la sagesse dans l'esprit de son disciple...

J'aurais été convaincu, moi aussi, si un malin génie ne m'avait soufflé une question redoutable : comment deux êtres qui s'aiment peuvent-ils, au nom de l'amour qu'ils se portent, refuser de faire l'amour ? Sont-ils fous d'être aussi sages ! Indignation. Et si l'érection de la vérité masquait, tout simplement, la calomnie du corps et des débordements dont il est capable ?

J'avais 17 ans quand j'ai appris, à mon corps défendant, que la vertu était aussi une frustration, que se priver de l'éphémère par désir d'éternité était un mauvais calcul dicté par la peur de mourir, qu'il y avait du ressentiment sous le mépris de la chair, que le goût de l'absolu, enfin, était une monnaie de singe et une maladie plus répandue que la grippe. C'est de ce jour que date, en moi, le sentiment que le premier pas vers la sagesse consiste à renoncer à la sagesse... « Qu'ai-je à faire d'une vérité qui ne doit pas pourrir ? », se demande le jeune Albert Camus. Elle n'est pas à ma mesure et l'aimer serait un faux-semblant. ■

Dernier ouvrage paru : *Snobisme*, avec Adèle Van Reeth, Plon, 2015.

« Se trouver réfuté accroît notre sentiment d'exister »

PATRICE MANIGLIER



d'expliquer la violence terroriste ou Donald Trump s'opposant à un complot des sciences du climat). D'où l'urgence de montrer non seulement que penser peut être autre chose que « défendre ses opinions », que ça peut être s'inquiéter de la vérité, mais encore qu'une telle attitude rend la vie meilleure : non pas parce qu'on est plus efficace, mais parce que le seul fait de se trouver réfuté, de découvrir qu'on a eu tort, accroît notre sentiment d'exister – on respire mieux.

Quand on dit « vérité », on imagine quelque chose de fixe et d'indiscutable. Mais la vérité du Socrate de Platon est plutôt comme une fêlure, une distance, un aiguillon : manière de ne pas adhérer tout à fait à ce que nous pensons, faisons, et de faire de cet écart à soi quelque chose de supérieurement plein. Un goût des questions. Si nous daignons réfléchir, nous nous rendrions compte que notre problème collectif est de définir une forme de rationalisme de ce genre. Platon montre que se tourner vers la vérité suppose de faire preuve de rigueur, d'arrêter de dire n'importe quoi, mais qu'il n'existe pas de méthode à appliquer autoritairement. Tout est toujours à reprendre – cela s'appelle la dialectique, ou encore : la philosophie. Socrate a ce grain dont nous avons éminemment besoin : une raison douce. ■

Dernier ouvrage paru : Foucault va au cinéma, avec Dork Zabunyan, Bayard, « Logique des images », 2011.

Platon n'a pas seulement ouvert la plupart des grandes questions philosophiques. Il a inventé le personnage du philosophe. Non que Socrate soit ce précurseur drapé des manuels de *self-help* qu'on a trop voulu nous vendre ces dernières années. Il ne s'agit pas de s'occuper de soi ; il s'agit en fait de donner un visage au genre de puissance que cet exercice singulier, la philosophie, met en œuvre dans le monde. Socrate rend la philosophie visible du dehors, du point de vue de ses effets.

Son programme est simple : montrer qu'un monde qui se laisse affecter par le souci de la vérité est meilleur. Or, il se peut que jamais, dans l'histoire récente de l'Occident, nous n'ayons eu autant besoin qu'aujourd'hui de réactiver cette figure. Car nous sommes dans un monde qui, à la fois, a fait d'une certaine prétention à la rationalité son mythe originel (les Lumières) et n'a peut-être jamais témoigné autant de mépris pour l'exercice du savoir (Manuel Valls culpabilisant la volonté

« Soumettre toute hypothèse à la lumière de la vérité »

MONIQUE DIXSAUT



Quand j'ai lu les *Dialogues* pour la première fois, j'avais l'âge de certains de leurs jeunes interlocuteurs. Socrate ou l'Étranger d'Elée me parlaient comme ils parlent à Lysis ou à Charmide. Après une terminale consacrée aux localisations cérébrales, je n'avais aucune idée de ce qu'était la philosophie, et savais encore moins que Platon l'avait inventée. Je n'ai donc pas découvert la philosophie de Platon, la philosophie m'est, avec Platon, littéralement tombée dessus.

Ayant eu, enfant, mon compte d'exode et de déracinement, je n'étais plus sûre de « retrouver la route pour rentrer chez moi », comme dit un personnage du *Phèdre*. Socrate, l'atopique, le sans-lieu, n'a donc eu aucun mal à me convaincre que je devais, pour la trouver, parler un autre langage, langage dont aucun mot, si grand soit-il, n'a le pouvoir de se soustraire à sa mise en examen. Le parler, c'est comprendre que

toute opinion est tyrannique et que la pensée qui en libère est la seule liberté véritable. C'est aussi se lancer dans des dialogues ponctués d'événements, car savoir veut dire chercher, apprendre, quels que soient les obstacles et les risques à affronter.

De cette pensée interrogative, aventureuse, je n'ai pas retenu des théories, mais qu'elle oblige à dénoncer l'arbitraire des postulats, à se défier de la cohérence des arguments et à soumettre toute hypothèse à la lumière de la vérité, sans s'interdire pour autant délire ou inspiration. Quant aux histoires ironiques et féroces que Platon raconte sur la tragi-comédie qu'est la vie des hommes, ces marionnettes dont des dieux capricieux tirent les fils, elles m'ont enseigné à ne pas la prendre au sérieux.

Après chaque catastrophe, il faut tenter « de guérir au plus vite, et réarranger ses pions ». La vie, la mort, l'amour, la folie de l'ambition et de l'avidité, le chaos du monde, tout s'allège ainsi d'un coup, au regard de l'horizon inconnu qu'il s'ouvre à explorer et des belles possibilités qu'il faut s'efforcer de faire advenir. C'est cela qu'à travers Platon j'ai passé ma vie à essayer de transmettre. ■

Dernier ouvrage paru : *Platon-Nietzsche. L'autre manière de philosopher*, Fayard, « Ouvertures », 2015.

« Personne ne pourra vous libérer à votre place »

Le philosophe Sébastien Charbonnier associe pratique de la philosophie et idéal d'émancipation. Entretien

Philosophe et docteur en sciences de l'éducation, Sébastien Charbonnier est notamment l'auteur de *Que peut la philosophie? Être le plus nombreux possible à penser le plus possible* (Seuil, 2013).

En France, l'enseignement de la philosophie en terminale dure depuis plus d'un siècle. Quelles sont les conséquences de cette longue tradition sur la place de la philosophie dans le pays?

La première est celle d'une présence spectrale de la philosophie dans l'imaginaire collectif français. Les élèves arrivent rarement vierges de représentations : elles sont souvent floues, mais plutôt positives. Il y a une forte attente, une demande de sens : « On va enfin pouvoir dialoguer ! » Ce n'est normalement pas un privilège de la philosophie, mais les élèves ont l'impression d'être restés muets jusque-là. Ils attendent que la philosophie leur donne une voix – comme dirait l'Américain Stanley Cavell.

Par ailleurs, le marronnier journalistique de la première épreuve du bac contribue à faire de la philosophie un rituel social, un moment initiatique presque – même si cela ne concerne qu'un Français sur deux, puisque la philo est cantonnée à la terminale des bacs généraux et technologiques.

Je répondrais donc sur deux points à votre question. Du point de vue des débouchés économiques éditoriaux, il y a un marché captif de la philosophie en France, et il y a toute une littérature qui gravite autour de cela, relevant du parascolaire plus ou moins bien déguisé. C'est rarement de la bonne philosophie, car elle emprunte les formes scolaires dans ce qu'elles ont de plus archaïque – et contre lesquelles les profs de philosophie se battent –, comme de faire de la mauvaise histoire de la philosophie en passant à côté des vrais problèmes. Du point de vue des possibilités politiques, cet engouement relatif pour la philosophie constitue un espoir démocratique. On ne peut pas imaginer un peuple se gouvernant lui-même s'il ne se pose aucune question. Comme le dit très bien John Dewey dans *Le Public et ses problèmes*, l'enjeu est de savoir comment intéresser les hommes à l'activité politique fondamentale qui est de chercher à définir leurs intérêts. Mais cela suppose de faire de la bonne vulgarisation, ce qui est un art difficile. Pensons à Du Bellay défendant la langue française « vulgaire » : le vulgaire, c'est ce qui est pratiqué par tous. A l'époque, le snobisme bourgeois n'était pas passé par là. On doit avoir les mêmes ambitions pour la philosophie, qui n'est pas une activité difficile

ou abstraite, mais pourtant exigeante – et pour cela émancipatrice.

Votre livre insiste sur les liens entre pratique de la philosophie et idéal d'émancipation. Apprendre à philosopher, ce serait apprendre à se libérer ?

Oui. Sinon la philosophie ne servirait à rien. Le philosophe n'est serviteur de personne – ni du marché, ni du roi, ni des publicitaires –, sinon du projet éthique de devenir meilleur et du projet politique de devenir plus libres, égaux et solidaires. L'émancipation ne se fait pas par procuration : c'est à chacun, avec les autres, d'œuvrer à plus de liberté. Personne ne pourra vous libérer à votre place. Comme le disait très bien Descartes : la belle affaire qu'il y ait des philosophes dans notre pays (tant mieux pour eux), c'est à chacun de nous de nous y appliquer pour notre bien et celui de tous. C'est pour cela que la philosophie ne doit pas être confondue avec le développement personnel (les rayons de librairie voudraient nous le faire croire) : je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres.

Vous ne cachez pas la dimension personnelle, et subjective, de votre essai. Qu'est-ce que, dans votre vie, « apprendre à philosopher » a représenté ?

Apprendre à vivre, pour reprendre une expression que Derrida a analysée avec finesse. La philosophie est nécessairement subjective au sens où c'est en partant de difficultés réellement rencontrées que l'on trouve l'énergie et l'endurance intellectuelle pour philosopher ! Il y a un ancrage existentiel premier à tout geste philosophique. Mais cette origine intéressée n'est pas un destin : on ne fait pas de la philosophie pour ses propres intérêts. Je crois en la libération par la connaissance : ce que je vais devenir comme sujet dépend de la qualité de ce que je vais penser. J'ai donc tout intérêt à penser objectivement ce que je suis, ce qui m'arrive, le monde qui m'entoure et ce qu'il m'apparaît désirable de faire (pour moi et les autres) si je veux devenir plus libre.

J'espère avoir tenu cette double exigence dans l'écriture : partir d'un problème qui vous prend aux tripes, non pas pour débaler ses petits problèmes personnels, mais pour avoir la niaque de penser rigoureusement un problème partagé avec d'autres. Bourdieu parle de « libido sociale » : affrontons les difficultés que nous vivons et essayons de les penser et de les objectiver, alors notre élan de réflexion deviendra un geste d'intérêt général. Si on est nombreux à faire ça, le pouvoir tremble. ■

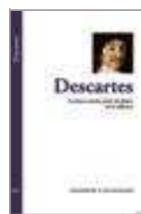
PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN BIRNBAUM



APPRENDRE À PHILOSOPHER LES PREMIERS VOLUMES

Une collection qui explique clairement les idées des plus grands philosophes. Des livres essentiels pour penser le monde actuel et développer son sens critique.

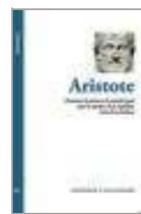
Retrouvez Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres » et parrain de la collection, dans des vidéos inédites sur lemonde.fr, ainsi que tous les mercredis soirs sur France Inter, dans l'émission de Laurent Goumarre, « Le nouveau rendez-vous », à partir de 21 heures.



Descartes

C'est l'un des fondateurs de la philosophie moderne, père du rationalisme et pilier de la révolution scientifique. Descartes inaugura une méthode consistant à partir en quête de la vérité à travers le doute radical. « Je pense donc je suis » : il fit de cette formule le fondement même de la connaissance.

► Vol. 3, en kiosques le 23 mars, 9,99 €



Aristote

Il fut le grand critique de Platon, s'opposant notamment à sa théorie des Idées. De l'étude de la nature à la rhétorique, en passant par la politique et l'éthique, Aristote révolutionna plus d'un domaine de la pensée et continue d'influencer certains courants de la philosophie morale contemporaine.

► Vol. 4, en kiosques le 30 mars, 9,99 €



Voltaire

Grand penseur des Lumières, il a créé une philosophie pratique qui veut contribuer au bien-être des hommes et à l'harmonie des sociétés. Son œuvre témoigne de son combat pour la tolérance et la liberté de pensée. Critique féroce de l'injustice sociale et des privilèges de son époque, Voltaire fait partie des grandes références qui ont nourri l'esprit la Révolution française.

► Vol. 5, en kiosques le 6 avril, 9,99 €



Kant

L'un des plus influents penseurs modernes. Avec *La Critique de la raison pure*, il conféra au sujet un rôle fondamental dans la connaissance. Il défendit aussi une morale obéissant à cet impératif : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature ». Son œuvre a connu une extraordinaire postérité.

► Vol. 6, en kiosques le 13 avril, 9,99 €

ET AUSSI

Rousseau, en kiosques le 27 avril, 9,99 €.
Epicure, en kiosques le 4 mai, 9,99 €.
Pascal, en kiosques le 11 mai, 9,99 €.
Foucault, en kiosques le 18 mai, 9,99 €.
Machiavel, en kiosques le 25 mai, 9,99 €.
Erasme, en kiosques le 1^{er} juin, 9,99 €.
Sénèque, en kiosques le 8 juin, 9,99 €.
Marx, en kiosques le 15 juin, 9,99 €.
Saint Augustin, en kiosques le 22 juin, 9,99 €.
Sartre, en kiosques le 29 juin, 9,99 €.
Hegel, en kiosques le 6 juillet, 9,99 €.
Schopenhauer, en kiosques le 13 juillet, 9,99 €.
Spinoza, en kiosques le 20 juillet, 9,99 €...

RENCONTRE DÉBAT

APPRENDRE À PHILOSOPHER, APPRENDRE À VIVRE

Le Monde vous convie à un débat avec **CYNTHIA FLEURY, ROGER-POL DROIT, RAPHAËL ENTHOVEN et PATRICE MANIGLIER**, animé par **JEAN BIRNBAUM**, responsable du « Monde des livres » et parrain de la collection « Apprendre à philosopher ».

Auditorium du Monde, 80, boulevard Auguste-Blanqui, Paris 13^e.
Métro : Glacière ou Corvisart.
Mardi 15 mars, de 18 h 30 à 20 heures, suivi d'un cocktail.
Inscription par courriel à l'adresse sdl@lemonde.fr, dans la limite des places disponibles.

laurent goumarre
le nouveau rendez-vous
21:00-23:00

Le Monde

Retrouvez, chaque mercredi à partir du 9 mars, Jean Birnbaum, directeur du « Monde des livres », pour la Collection « Apprendre à philosopher ».

Force
d'intervention
culturelle